

CHAPITRE 6

«Or il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias.»

1. Toutes les autres époques étant désignées par la vie des rois, pourquoi le prophète désigne-t-il celle-ci par la mort de l'un d'eux ? Il ne dit pas, en effet : Il arriva dans les jours d'Ozias, ou, sous le règne d'Ozias, mais bien : Il arriva à la mort d'Ozias. Quelle est ici sa pensée ? Ce n'est pas au hasard et sans intention qu'il agit de la sorte. Il nous laisse là soupçonner un but particulier. Quel est ce but ? Cet Ozias dont le prophète parle, enivré de ses prospérités et de ses succès, enflé de son bonheur, était entraîné par ses idées au-dessus de lui-même. Comme il était roi, il se persuada qu'il lui convenait de faire aussi le prêtre; se précipita donc dans le temple et pénétra dans le Saint des saints, malgré la résistance du pontife, qui voulut s'opposer à cette invasion, mais en vain, le roi persévérant dans sa folle audace et tenant fort peu compte du caractère sacré. Pour le punir d'une telle impudence, Dieu le frappa de la lèpre, et son front en fut couvert. Comme il avait voulu s'emparer d'un honneur qui ne lui appartenait pas, il fut dépouillé de celui qu'il possédait. Non seulement il ne fut pas investi du sacerdoce, mais encore il fut chassé de la royauté à cause de l'impureté légale dont il était atteint, et la honte le tenait caché dans la maison qu'il habitait et qu'il n'osait plus quitter. Le châtement s'étendit en partie sur le peuple, parce qu'il avait méprisé les lois du Seigneur et qu'il n'avait pas vengé l'honneur du sacerdoce outragé. Comment le peuple eut-il part au châtement ? La prophétie lui fut retirée, Dieu gardait le silence et ne rendait plus un oracle quelconque. Cela ne dura pas toujours sans doute; c'est à la vie du roi qu'il mesura l'étendue de sa vengeance. A peine Ozias fut-il mort que la colère divine s'apaisa et que la prophétie reprit son cours. Isaïe nous l'indique quand il signale cette date.

Voici donc comment il débute dans cette prophétie : «Or, il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Seigneur assis sur son trône.» Le Christ a dit cependant : «Jamais personne n'a vu Dieu. Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, a pu seul révéler ce qu'il est.» (Jn 1,18) Et plus loin : «Ce n'est pas que personne ait vu le Père, excepté celui qui vient de Dieu; celui-là a vu le Père.» (Ibid. 6,46) Dieu lui-même avait dit à Moïse : «Personne ne verra ma face sans mourir.» (Ex 33,20) Comment se fait-il donc que le prophète Isaïe déclare avoir vu le Seigneur ? Sa parole à cet égard est formelle, et sa parole néanmoins ne contredit pas celle du Christ; elles offrent, au contraire, un parfait accord. Le Christ entend une complète connaissance, que nul ne possède en réalité; car le Fils unique est seul capable de voir la divinité dans sa pure essence, tandis que le prophète dit simplement qu'il a vu le Seigneur de la manière qu'une créature peut le voir. En effet, il n'était pas en état de voir à nu la substance divine elle-même, il ne la contemplait que sous une forme qui la rendait accessible à ses regards : Dieu s'était penché jusqu'où la faiblesse humaine peut s'élever. Ni lui, ni tout autre ne saurait avoir une vision directe de la divinité, et sa narration elle-même en est la preuve. «J'ai vu le Seigneur assis,» dit-il. C'est attribuer à Dieu une chose inconciliable avec sa nature, puisque c'est l'assimiler aux corps. Et cependant le prophète complète ainsi son affirmation : «Assis sur un trône.» C'est circonscrire Dieu; et comment circonscrire celui qui est présent partout, qui remplit tout, «qui tient dans sa main les extrémités de la terre ?» (Ps 94,4) Il est donc manifeste que la vision est un acte de condescendance.

Un autre prophète ne l'indique pas moins en faisant ainsi parler Dieu : «J'ai multiplié les visions,» c'est-à-dire les formes sous lesquelles je me suis montré. (Os 12,10) Si c'était la substance divine elle-même qui se fût montrée, les formes n'auraient pas été différentes; mais, comme en s'abaissant vers l'homme, il se manifestait tantôt sous une figure et tantôt sous une autre, selon le caractère des personnes et des temps, il a pu dire : «J'ai multiplié les visions, et je me suis façonné sous la main des prophètes.» Je n'apparaissais pas tel que je suis; j'avais revêtu, pour me rendre accessible à leurs regards, une forme étrangère. De là vient que vous le voyez ici sur un trône, là sous les armes, plus loin avec des cheveux blancs, dans l'air ou dans le feu, tel qu'un homme qui tourne la face, assis sur les chérubins, empruntant leur éclat aux plus brillants métaux. Comment donc apparaît-il ainsi, tantôt en armes et couvert de sang, tantôt dans le feu, comme quelqu'un qui s'enfuit, du haut du ciel, sur un trône, sur les chérubins ? Ce n'est pas le moment de le dire, de peur que l'accessoire ne l'emporte sur le principal. Ce qui doit nous occuper maintenant, c'est d'expliquer la vision actuelle. Pourquoi donc apparaît-il assis sur un trône entouré par les séraphins ? Le prophète parle le langage des hommes, voulant se faire comprendre d'eux. En effet, il va se prononcer sur de grandes choses, sur des choses qui intéressent l'univers, sur ce qui regarde Jérusalem

en particulier; il va porter une double sentence de condamnation et de châtement, contre la ville et la nation tout entière, de bonheur et de joie, d'espérance et de gloire immortelle pour le reste des nations. Or, les juges n'ont pas coutume de garder le huis-clos dans de telles circonstances; ils montent sur leur tribunal, ils parlent devant la foule et dans le plus grand appareil.

2. C'est ainsi que Dieu s'entoure des séraphins et siège sur un trône élevé, au moment de porter une semblable sentence. Et, pour que vous ne pensiez pas que ce soit là de ma part une simple conjecture, j'essaierai de vous montrer par un autre prophète que telle est la conduite habituelle du Seigneur. C'est Daniel qui nous fournit cet exemple : Au moment de porter un même arrêt, et pour châtier les prévarications des Juifs, et pour donner au monde l'assurance des biens à venir, Dieu s'assoit également sur un trône lumineux et sublime; les habitants des cieux, les anges et les archanges, se tiennent devant lui, le Fils unique se place à ses côtés, les livres sont ouverts, des fleuves de feu roulent à ses pieds, tout annonce un juge assis sur son tribunal. Tout cela ressemble merveilleusement à ce que nous voyons ici ; il y a même là quelque chose de plus manifeste, par la raison que les temps sont plus rapprochés et que la prophétie touche, pour ainsi dire, aux événements qui doivent la réaliser. Mais, laissant aux esprits qui ne reculent pas devant le travail de l'étude, le soin de recueillir chaque trait pour établir la comparaison et reconnaître l'accord des deux prophéties, bornons-nous à bien examiner celle qui nous occupe, comme nous l'avions annoncé déjà, et pesons chaque expression, selon la mesure de nos forces.

Que dit Isaïe ? «J'ai vu le Seigneur assis.» S'asseoir sur un trône fut toujours le signe d'un jugement à prononcer; écoutez le Roi-prophète : «Vous vous êtes assis sur votre trône, vous qui jugez selon la justice.» (Ps 9,4) Et Daniel : «Les trônes furent disposés, et le jugement fut établi;» (Dan 7,9) S'asseoir simplement représente encore autre chose, dans la pensée du prophète. Quoi donc ? La stabilité, la permanence, l'immutabilité, la vie que rien ne limite et qui dure à jamais. Voilà pourquoi cette parole : Vous demeurez à jamais, et nous périssons à jamais. Oui, vous demeurez, vous existez, vous vivez, à l'abri de tout changement

et de toute vicissitude. Qu'il ne s'agisse pas là du trône lui-même, cette antithèse le prouve assez. Le prophète ne dit pas : Nous demeurons, mais bien : «Nous périssons,» nous passons. Etre assis sur un trône, nous l'avons dit, c'est juger. C'est pour cela qu'il voit Dieu sur un trône élevé et sublime. Peut-être ces deux pensées sont-elles renfermées dans le texte, l'une dans les premiers mots, l'autre dans les derniers. Le trône était élevé et sublime, ce qui nous en représente la grandeur et l'éclat, la magnificence et la splendeur. «Et la maison était pleine de sa gloire.» Quelle est cette maison, je vous prie ? Le temple. De là venaient les inimitiés; et c'est là que le Seigneur est aperçu sur son trône, dans cette vision merveilleuse. Ce que le prophète appelle gloire, c'est le divin rayonnement, c'est la lumière inaccessible; ne pouvant l'exprimer par ces paroles, il l'appelle gloire, la gloire même de Dieu.

«Et les séraphins se tenaient autour de lui.» Que sont les séraphins dont il est parlé ? Des esprits purs, des vertus célestes, dont le nom seul annonce déjà la puissance et la félicité. Dans la langue hébraïque, séraphins signifie bouches de feu.



Qu'est-ce que cela nous apprend ? La pureté de leur substance, la vivacité, la promptitude, la puissance et la liberté de leur action. C'est ainsi que le prophète David, pour nous retracer l'obéissance absolue des vertus supérieures, la rapidité avec laquelle elles exécutent les ordres divins, disait à Dieu : Vous faites des esprits vos anges et des flammes embrasées vos ministres.» (Ps 103,4) Aucune image ne saurait mieux peindre cette promptitude et cette agilité qui conviennent éminemment aux habitants des cieux. Leur office est de célébrer à jamais d'une voix pure la gloire du Seigneur; c'est leur œuvre incessante, leur ministère perpétuel. La dignité de leur nature est attestée par la place qu'ils occupent auprès du trône, De même que, chez les monarques d'ici-bas, les hommes les plus élevés en dignité se tiennent le plus près du trône royal, de même ces puissances supérieures, à cause de leur éminence et de leur sublimité, sont rangées autour du trône divin, jouissant là d'une béatitude intarissable et que notre langue ne saurait exprimer, trouvant cette ineffable béatitude dans l'exercice même du ministère qui leur est dévolu. «Six ailes étaient à l'un et six ailes à l'autre. Deux couvraient leurs pieds, deux voilaient leur face, ils volaient avec les deux autres. Ils criaient en se répondant : Saint, saint, saint, le Dieu des armées. La terre entière est pleine de sa gloire.» Que signifient ces ailes, quelle pensée doivent-elles porter à notre esprit ? Les puissances incorporelles ne peuvent point évidemment avoir des ailes; encore ici, le prophète cache sous un symbole matériel une leçon spirituelle, s'accommodant de la sorte à la faiblesse de ses premiers auditeurs, et nous révélant à nous-mêmes, par une telle condescendance, des vérités qui dépassent la portée de notre entendement.

3. Quelle est donc la signification de ces ailes ? Elles représentent l'élévation et la sublimité de ces vertus célestes. C'est ainsi que Gabriel nous apparaît volant dans l'espace et descendant du ciel, pour nous montrer son empressement et son ardeur. Et pourquoi vous étonneriez-vous si l'Écriture emploie de pareilles expressions en parlant des serviteurs et des ministres, quand elle ne craint pas d'en user en parlant du souverain Maître de l'univers ? David voulant nous enseigner ou bien la nature immatérielle de Dieu, ou bien sa présence universelle, s'exprime ainsi : «Vous qui marchez sur les ailes des vents,» (Ps 103,3) bien que les vents n'aient pas d'ailes et que Dieu ne marche pas sur des ailes quelconques. Comment marcherait-il, Celui qui est présent partout ? Mais, comme je l'ai déjà dit, le prophète se conforme à la faiblesse de ses auditeurs, et, par les choses qu'ils comprennent, il les conduit à celles qu'ils ne comprennent pas. Ailleurs, pour nous retracer l'efficacité du secours divin et la sécurité dont il est pour nous la source, le prophète royal se sert de la même expression : «Vous me protégerez à l'ombre de vos ailes.» (Ps 16,8)

Dans le texte que nous expliquons, ce n'est pas seulement la promptitude et la sublimité des séraphins que les ailes nous indiquent; elles ont une autre signification, mystérieuse et terrible. Bien que la forme sous laquelle Dieu se montrait fût de sa part un abaissement, un acte de condescendance, comme on ne saurait en douter, il demeurait encore inaccessible à la perception de ces vertus supérieures. Leurs pieds voilés, aussi bien que leurs épaules, témoignaient déjà de leur frayeur, et de l'impossibilité où elles étaient de soutenir l'éclat des rayons qui s'échappaient du trône. C'est aussi pour cela qu'elles se couvraient la face comme d'un épais bandeau : elles éprouvaient ce que nous éprouvons nous-mêmes lorsqu'au bruit du tonnerre et sous la lumière des éclairs nous nous penchons vers la terre. Or, si les Séraphins, ces admirables et puissantes Vertus, ne pouvaient contempler sans frayeur le Seigneur assis sur son trône, s'ils se voilaient la face et les pieds, quelle est la parole capable d'exprimer la folie de ceux qui prétendent connaître parfaitement Dieu, qui scrutent avec curiosité cette immortelle substance ? «Avec les deux autres ailes, ils volaient, en criant.» Quel est le vrai sens de ce mot : «Ils criaient ?» Cela veut dire qu'ils se tiennent constamment devant Dieu, qu'ils ne se retirent jamais de sa présence; de plus, que la condition essentielle de leur vie est de chanter et de célébrer sans interruption la gloire de leur Créateur. Le texte ne porte pas, en effet : Ils crièrent, mais bien : «Ils criaient;» c'est leur état permanent, leur continuelle occupation. «En se répondant l'un à l'autre, ils disaient : Saint, saint, saint.» Voilà leur invariable et parfaite symphonie, voilà l'hymne qu'ils ne cessent de faire entendre avec un accord absolu.

Et ce n'est pas là seulement un chant de louanges, c'est une prophétie : elle annonce les biens qui doivent inonder la terre, la doctrine qui doit l'éclairer et la diriger. Pourquoi ce cri n'est-il pas interrompu par des temps de silence à la première ou à la seconde fois, et d'où vient qu'il retentit trois fois d'une manière consécutive ? N'est-il pas évident que c'est un solennel hommage offert à la Trinité ? C'est du Fils que cette parole est dite, selon saint Jean; de l'Esprit, d'après saint Luc, et le prophète indique qu'elle s'adresse au Père. Ce qui suit confirme encore cette signification prophétique, puisque les Séraphins ajoutent à leur

hommage : «La terre entière est pleine de sa gloire.» C'est là certes une prophétie : on y voit cette connaissance de la vérité divine qui se répandra plus tard parmi toutes les nations du monde, et par laquelle la gloire du Seigneur inondera l'univers; tandis qu'à cette époque, quand le prophète écrivait, non seulement dans les autres contrées de la terre, mais dans celle même habitée par les Juifs, l'impiété régnait en souveraine, nulle voix ne s'élevait pour glorifier Dieu. C'est encore Isaïe qui l'atteste : «A cause de vous, mon nom est blasphémé parmi les nations.» (Is 52,5) Quand est-ce donc que la gloire divine a rempli la terre ? C'est quand cette hymne est descendue du ciel sur la terre, quand les hommes ici-bas se sont unis au chœur des Vertus supérieures, ne formant avec elles qu'une seule mélodie et célébrant à l'envi les louanges du Très-Haut. Si le Juif dans son impudence repousse cette explication, c'est à lui de nous dire quand est-ce que la gloire de Dieu a rempli la terre, cette gloire qui consiste dans la connaissance de la vérité. Il n'y parviendra pas, quelque carrière qu'il donne à son impudence. «Et les lambris du temple furent ébranlés par les cris que les anges poussaient.» Voyez comme la prophétie s'interprète elle-même par l'union des événements prédits. Après cette hymne, après que la gloire du Seigneur aura rempli la terre, tout sera dissous chez les Juifs; c'est ce qu'il faut entendre par cet ébranlement du temple.

4. Le temple renversé, c'est le signe suprême de la désolation; car tout devait cesser en même temps qu'il tomberait en ruine. Or, vous ne pouvez en douter, c'est le Nouveau Testament qui renverse l'Ancien : «A cette voix, les lambris du temple sont ébranlés.» Cela veut dire : Quand Dieu sera ainsi glorifié, quand la grâce sera répandue, quand la divine gloire éclatera dans tout l'univers, les ombres auront disparu. «Et la maison fut remplie de fumée.» Là, je vois encore un signe de son futur renversement, de l'immense incendie, du feu dévastateur allumé par les barbares. «Et j'ai dit : Malheureux que je suis, quelle douleur est la mienne ! Je ne suis qu'un homme, mes lèvres sont impures comme les lèvres du peuple au milieu duquel j'habite; et j'ai vu de mes yeux le Seigneur Dieu des armées.» Cette vision épouvante le prophète, le jette dans la consternation, l'oblige à confesser son indignité, lui fait mieux comprendre la bassesse de sa nature. Voilà bien les saints : plus ils sont honorés, plus ils s'humilient. C'est ainsi qu'Abraham parlant à Dieu se proclamait cendre et poussière. C'est ainsi que Paul, après sa vision merveilleuse, se nomme un avorton.

Et voilà comme Isaïe reconnaît et proclame sa profonde misère; celle qui vient de la nature, d'abord : «Malheureux que je suis, quelle douleur est la mienne; je ne suis qu'un homme;» puis, celle qui vient de l'état de son âme : «Mes lèvres sont impures.» Il déclare ses lèvres impures, j'en suis persuadé, par comparaison avec la bouche de feu de ces Vertus immaculées et le zèle brûlant qu'elles déploient. Sa confession ne s'arrête pas là; il l'étend à tout le peuple : «Ce peuple, au milieu duquel j'habite, a les lèvres également impures.» Pourquoi précisément les lèvres ? C'est que le Prophète veut montrer combien il est incapable de parler. Les trois jeunes Hébreux tenaient presque le même langage quand ils étaient dans la fournaise : «Il ne nous est pas permis d'ouvrir la bouche.» (Dan 3,38) Dans ce moment où retentissent les hymnes et les louanges, à la vue des Puissances supérieures qui rendent ainsi gloire au Seigneur, Isaïe pense tout naturellement à ses lèvres, puisqu'elles sont l'instrument de cet office sacré. Mais, si telle est la raison pour laquelle il appelle ses lèvres impures, cette expression n'a plus le même sens quand il s'agit du peuple. Il veut dire que de ce côté l'iniquité règne et déborde. «Et j'ai vu de mes yeux le Seigneur Dieu des armées.» J'ai donc bien raison de gémir et de pleurer, puisque, malgré mon indignité, je suis honoré de la sorte, je reçois une faveur qui dépasse ma nature autant que mon mérite. Par ce mot «j'ai vu,» il faut entendre, comme nous l'avons déjà remarqué, non une connaissance complète, mais celle qu'un homme peut avoir.

Et voyez l'avantage de la confession. A peine s'est-il confessé lui-même, qu'il est purifié. Voilà ce qui suit l'aveu de son indignité : «L'un des Séraphins fut envoyé vers moi, ayant à la main un charbon qu'il avait retiré de l'autel. Il le fit passer sur ma bouche en disant : Voilà que ce charbon a touché tes lèvres, et il te délivrera de tes iniquités, il consumera toutes tes fautes.» Plusieurs voient là les symboles des mystères futurs : l'autel, le feu placé sur l'autel, la Vertu qui le communique, ce feu qui touche les lèvres et qui purifie les péchés. Pour nous, fixant notre attention sur les faits mêmes, tâchons d'en indiquer le motif. Le prophète aura la mission d'annoncer au peuple juif des choses terribles, d'intolérables châtements. Les Séraphins lui sont donc envoyés pour le remplir à la fois de terreur et de confiance. Et, pour qu'il ne prétende pas, comme Moïse, que sa voix est trop faible pour une telle mission, ou bien qu'il est trop jeune, comme le disait Jérémie; pour qu'il n'objecte pas l'impureté de ses lèvres, les Séraphins viennent effacer ses péchés, non par leur propre puissance, vu que cela n'appartient qu'au Père, au Fils, au saint Esprit, mais par l'ordre de

Dieu même et par le moyen de ce charbon pris sur l'autel. L'ange ne dit pas, en effet : Je te délivrerai; il dit : «Voilà que ceci te délivrera de tes iniquités et consumera toutes tes fautes.» Comment ? Par la volonté de celui qui m'envoie. Pourquoi les Séraphins se servent-ils d'un instrument quelconque pour prendre un charbon ? Les purs esprits ne sauraient éprouver l'action du feu. Pourquoi cela ? je le répète. – C'est encore ici un acte de condescendance. Le charbon est pris sur l'autel, parce que l'autel recevait les victimes offertes pour l'expiation des péchés. – Mais comment se fait-il, me demanderez-vous en outre, que la bouche du prophète n'ait pas été brûlée ? – C'est que ce n'était pas là du feu matériel; de plus, quand Dieu fait une chose, n'en cherchez pas la raison avec trop de curiosité.

5. Le feu matériel lui-même, et dans sa plus grande activité, a pu toucher des corps sans produire les effets inhérents à sa nature. Quoi ! lorsqu'on avait accumulé le bois et la résine, la flamme a été comme dépouillée de sa nature; et vous vous étonneriez que le feu, dans une circonstance aussi merveilleuse, ait purifié sans brûler ? «Et j'entendis la voix du Seigneur disant : Qui enverrai-je, qui se rendra auprès de ce peuple ?» Voyez le bien produit déjà par la vision, les grandes choses opérées par la crainte. Un fait semblable pourrait être remarqué dans l'histoire de Moïse : il est vrai qu'on n'y voit pas paraître les Séraphins ni Dieu sur son trône; c'était néanmoins un étonnant spectacle que celui qui fut donné au prophète, et tellement éclatant que personne n'eût été capable d'en soutenir l'éclat. «Le buisson brûlait, et n'était pas consumé.» (Ex 3,2) Ni de pareils prodiges, ni les pressantes exhortations du Seigneur ne déterminaient Moïse; ce grand homme reculait devant l'idée de sa mission, avait recours à mille moyens pour s'en dispenser, il allait jusqu'à dire : «J'ai la voix faible et la langue embarrassée ... Choisissez-en un autre pour le charger d'une telle mission.» (Ibid., 4,10-13; Jer 1,16) Jérémie prétexte sa jeunesse. Après avoir reçu l'ordre divin, Ezéchiel erre encore pendant sept jours sur les bords du fleuve, dans l'hésitation et l'anxiété. C'est pour cela que Dieu lui parle en ces termes : «Je t'ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël. C'est à ta main que je demanderai compte de leurs âmes.» (Ez 3,17-18) Non content de refuser, Jonas aussi prend la fuite.

Qu'est-ce à dire ? Isaïe se montre-t-il donc plus hardi que tous, que ce grand Moïse lui-même ? Qui pourrait l'affirmer ? Comment se fait-il donc qu'un ordre formel n'ait pas eu raison des résistances de l'un, et que l'autre, sans avoir même un ordre de cette nature, n'hésite pas à se présenter ? Dieu n'a pas dit : Marche; il a dit simplement : «Qui enverrai-je ?» et le prophète lui fait de cette parole un ordre. Quelques-uns expliquent ainsi sa promptitude et sa spontanéité : Il avait péché, en ne réprimandant pas Osias, qui avait osé pénétrer dans le sanctuaire; c'est donc pour réparer sa faiblesse et regagner l'amitié de Dieu qu'il s'élance avec tant d'ardeur dans la voie de l'obéissance. – Pour moi, je n'adopte nullement une telle opinion; j'aime mieux m'en rapporter à Paul, qui nous représente le prophète comme un homme plein de courage : «Isaïe ne craint pas et dit.» (Rom 10,20) Aussi ne mourut-il pas de mort naturelle, selon la tradition reçue, et subit-il le plus affreux des supplices, les Juifs ne supportant pas la noble fermeté de son langage. D'ailleurs, l'Écriture ne dit nulle part qu'il se soit trouvé là et qu'il ait gardé le silence lors de la tentative sacrilège d'Osias. Ceux qui parlent de la sorte émettent une conjecture sans fondement. Qu'est-il donc permis de dire ? D'abord, Isaïe ne s'est pas trouvé dans la même position que Moïse : celui-ci était envoyé dans un pays étranger et barbare, vers un tyran dont l'orgueil et la colère ne connaissaient pas de frein; tandis que celui-là devait aller vers les siens, qui souvent avaient entendu sa parole et recueilli ses leçons. Il résulte de là que l'obéissance n'exigeait pas la même énergie dans les deux cas. Il en est qui donnent une autre raison de cette ardeur manifestée par le prophète : en faisant sa propre confession, il avait fait aussi celle de son peuple, et puis il avait vu les Séraphins venir à lui pour purifier ses lèvres; espérant donc que le peuple aurait le même bonheur, et persuadé que sa mission consisterait à le lui annoncer, il se porte avec empressement à la remplir. Comme les saints avaient plus d'amour pour Dieu que les autres hommes, ils avaient également plus d'amour pour le peuple. Ainsi, dans la conviction que Dieu va le charger de prophétiser la fin des maux de la nation, il s'élance et s'écrie : «Me voici, envoyez-moi.»

Ajoutez encore qu'il avait une âme prête à braver tous les dangers, sentiment qui respire dans chaque page de ses prophéties. Il a donc promis d'aller où Dieu l'enverra, il ne peut plus revenir sur sa parole; et c'est alors que le pénible objet de sa mission lui est révélé. Telle est la prévoyance que Dieu met dans ses communications avec son serviteur. Il ne lui dit pas dès le principe : Va et parle en ces termes. Non, il lui présente d'abord un ordre à remplir, tenant en réserve le but et le moyen. C'est quand le prophète a promis volontiers d'obéir à l'ordre qui lui serait donné, que Dieu lui découvre les calamités qui vont fondre sur les Juifs. Quelles sont ces calamités ? «Va, lui dit-il, et dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles,

et vous ne comprendrez pas; vous verrez de vos yeux, et vous ne percevrez pas. En effet, le cœur de ce peuple s'est appesanti, il s'est fermé les oreilles aussi bien que les yeux, afin de ne pas voir et de ne pas entendre; il a mis son cœur en garde contre la vérité, de peur de se convertir, de peur que je ne le guérisse.» – Je ne pense pas que ces paroles aient désormais besoin d'interprétation; car des autorités infaillibles les ont depuis longtemps interprétées : Jean, ce fils du tonnerre, et Paul, cet homme si profondément versé dans les choses anciennes et nouvelles. Celui-ci, parlant à Rome et s'adressant à ceux qui revenaient en arrière et qui ne supportaient plus sa doctrine après l'avoir d'abord goûtée, s'exprimait ainsi : «C'est avec toute justice que l'Esprit saint a dit : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas.» (Ac 28,25-26) Et le fils du tonnerre, voyant que les Juifs refusaient de croire malgré les miracles dont ils étaient témoins, n'écoutaient pas les enseignements qui leur étaient donnés, puisqu'ils allaient jusqu'à vouloir mettre à mort celui qui sous leurs yeux avait ressuscité Lazare, qu'ils traitaient le Christ de démoniaque dans le temps même où il chassait les démons, et de séducteur quand il s'efforçait de les ramener au Père; à la vue donc de cette résistance obstinée, Jean rappelle la même prophétie : «C'est à juste titre que le prophète Isaïe a dit : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas; vous verrez de vos yeux, et vous ne percevrez pas.» (Jn 12,38-40)

6. Comme ils étaient privés de la vue intellectuelle, ils ne retiraient aucune utilité de leur vue corporelle; la perception des sens ne sert de rien quand le jugement est perverti. C'est pour cela qu'ils voyaient sans voir et qu'ils entendaient sans entendre. Le prophète en donne aussitôt la raison; il la montre, non dans la dépravation des sens ou dans l'affaiblissement de la nature, mais dans la corruption du cœur. «Le cœur de ce peuple s'est appesanti,» dit-il. Or, cet appesantissement du cœur provient des péchés commis et des concupiscences terrestres. C'est le mal dont parle l'Apôtre quand il dit : «Je n'ai pas pu m'adresser à vous comme à des hommes spirituels; vous n'étiez pas, vous n'êtes pas même encore en état d'entendre ce langage.» (I Cor 3,1) Il explique aussitôt pourquoi : «Puisqu'il existe entre vous des procès, des jalousies et des contentions, dit-il, n'êtes-vous pas charnels ?» (Ibid., 3) Ainsi donc la jalousie régnant chez les Juifs dans toute sa fureur, et mille autres passions leur faisant incessamment la guerre, l'œil de leur âme était obscurci, ne pouvait plus voir les choses telles qu'elles sont. De là les opinions étranges et contradictoires qu'ils adoptaient sur ce qui frappait même les sens. C'est la claire vue de cette maladie, qui détermine le prophète à leur en indiquer la cause. Remarquez, je vous prie, la distinction faite entre les deux prophéties que nous avons signalées : les Séraphins prennent en quelque sorte pour eux celle qui regarde les destinées de l'Eglise et le bien du monde entier, puisqu'ils disent : «Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées; toute la terre est pleine de sa gloire.» Et celle qui regarde la ruine et le châtement des Juifs, ils l'abandonnent au prophète lui-même, vous enseignant ainsi la prééminence de l'Eglise.

«Et je dis : Jusques à quand, Seigneur ?» Vous voyez bien que ce n'est pas au hasard et sans motif que nous avons parlé de l'obéissance ardente et spontanée du prophète. Dès qu'il entend qu'il faut annoncer tout le contraire de ce qu'il avait espéré, la désolation et la ruine, il demande quelle sera l'étendue du châtement; car il n'oserait demander pour eux un pardon complet, Dieu lui ayant déjà fait voir que leurs péchés étaient indignes de tout pardon. Ils ne s'étaient pas contentés dans leur audace de commettre l'injustice et la rapine; c'est de propos délibéré, avec une aorte de préméditation et de goût, que leur âme méconnaissait les ordres de Dieu et luttait contre ses volontés. Voilà ce que fait entendre le Seigneur quand il ajoute : «Afin de ne pas voir et de ne pas entendre; ils ont mis leur cœur en garde contre la vérité, de peur de se convertir, de peur que je ne les guérisse.» C'est comme s'ils avaient craint de savoir quelque chose de ce qu'ils devaient savoir, tant ils avaient pris leurs précautions pour aveugler leur âme. En présence d'une accusation aussi grave et d'un supplice sans pitié, le prophète désire en savoir davantage, et sa prière est l'expression de ce désir; n'osant pas toutefois prier ouvertement pour un tel objet, c'est en posant une question qu'il espère arriver à cette connaissance : «Jusques à quand, Seigneur ? Et Dieu lui dit : Jusqu'à ce que les villes soient désertes et privées de leurs habitants, les maisons abandonnées par les hommes, la terre transformée en désert. Après cela, le Seigneur étendra au loin les hommes, ceux qui seront restés sur la terre se multiplieront encore et seront de nouveau décimés. La cité sera ravagée comme le térébinthe, elle sera comme un gland qui tombe de son enveloppe. Et ses rejetons seront une race sainte.»

Après avoir terminé cette prophétie, Isaïe revient à la narration des faits, il retrace la captivité des dix tribus, et la patience que Dieu manifeste à l'égard des deux autres, à cause de cette même captivité; puis, l'exil de ces deux tribus, qui n'ont pas su profiter de cette

patience, enfin, la prospérité dont jouiront dans la suite leurs derniers débris. La captivité des dix tribus est annoncée dans ces paroles : «Jusqu'à ce que les villes soient désertes et privées de leurs habitants.» Tous seront enlevés de la manière la plus violente, tous seront transportés sur une terre étrangère, de telle sorte que les villes ne seront plus qu'une morne solitude, et que la terre n'aura plus d'hommes capables de la cultiver et de venir en aide aux restes de la nation. Ainsi donc, quand il dit : «Jusqu'à ce que les villes soient désertes et privées de leurs habitants, les maisons abandonnées par les hommes,» c'est de la captivité qu'il veut parler. Et quand il ajoute : «Dieu étendra au loin les hommes, ou bien c'est de la parfaite béatitude qu'il entend parler, ou bien c'est de la prospérité dont jouirent les deux tribus lorsque les dix autres eurent été emmenées captives. Une fois délivrés de Sennachérib et de ses barbares soldats par la plus inespérée des victoires, les Juifs se multiplièrent de nouveau et parvinrent aux dernières limites de la vie, n'étant plus agités par aucune guerre. On peut voir, en effet, dans le texte cette double étendue, du nombre des enfants ou de celui des années. Ce qui montre qu'il parle réellement des deux tribus, c'est qu'il fait allusion aux dix autres, en parlant de la dixième part qui sera laissée. Paul use également d'un nombre approximatif quand il dit : «A plus de cinq cents frères.» (I Cor 15,6)

Isaïe poursuit : «Et la cité sera de nouveau ravagée comme un térébinthe.» C'est de la Judée qu'il est ici question. «Elle sera comme un gland qui tombe de son enveloppe.» De même que ce fruit est triste à voir quand il a perdu ce qui en faisait la beauté; de même les habitants seront un objet d'opprobre et de risée, quand ils auront quitté leur ville, quand ils auront perdu leur grandeur. «Et ses rejetons seront une race sainte.» Ses malheurs ne seront pas sans remède et ne dureront pas toujours; cette cité aura une race sainte qui la consolidera, selon la force du texte, qui fera sa stabilité, qui sera elle-même inébranlable, jusqu'à ce que vienne le grand changement des choses. Ils perdront à la vérité leur félicité présente; mais ils ne périront pas entièrement; ils persisteront, ils demeureront, jusqu'à ce qu'ils reviennent à leur premier état et qu'ils soient réintégrés dans leur vertu primitive.